

Friedrich Wilhelm Joseph Schelling, *Ideen zu einer Philosophie der Natur* (1803), éd. de Manfred Durner et Patrick Leistner, Stuttgart-Bad Cannstatt, Frommann-Holzboog, coll. « F. W. J. Schelling historisch-kritische Ausgabe », I-13, 2017, x-436 p., 296 €.

En un an, cinq nouveaux volumes de l'édition historico-critique des œuvres de Schelling ont paru et on annonce que les tomes 17 et 18 de la première série, consacrés aux *Recherches philosophiques sur l'essence de la liberté humaine* et à la polémique avec Jacobi, sont sous presse. Malgré ce rythme extrêmement soutenu, chaque nouvelle livraison est d'une qualité irréprochable et représente un véritable chef-d'œuvre d'érudition, comme l'atteste à son tour le volume 13 de la première série, qui renferme la deuxième édition des *Idées pour une philosophie de la nature* et rend compte de l'effort accompli par Schelling en 1803 pour transposer dans le cadre de sa philosophie de l'identité les « premières idées et études consacrées à la philosophie de la nature » (p. 49).

Dans l'édition de 1797, l'idée de l'univers se fondait sur le pouvoir créateur en nous. Une théorie dynamique de la matière en résultait : la matière était le produit d'une synthèse originaire dans l'intuition de soi du Moi et les forces qui la constituent l'expression des activités fondamentales de l'entendement. La nature était l'*analogon* visible de l'esprit et la philosophie de la nature le complément de la philosophie transcendantale. Il apparaît maintenant que la philosophie de la nature « sous sa première forme » était écrite du point de vue d'un idéalisme relatif, celui de la philosophie transcendantale, et qu'elle ne représentait qu'un côté du système universel (p. 107). Même si Schelling garde confiance dans l'harmonie de la nature avec les maximes de notre esprit et présente encore sa théorie de la matière comme construite autour de « simples extraits de Kant » et de « remarques occasionnelles sur ses principes » (p. 266), il entreprend de réécrire cette première édition, qui, au dire de son fils, était « presque plus kantienne que fichtéenne » (p. 12).

En 1803, les idées ne se fondent plus dans la productivité du sujet, mais dans l'absolu. Cependant, « l'idéalisme, même pris en son unilatéralité, comme dans le présent ouvrage, conduit plus immédiatement à l'essence des choses qu'un réalisme délaissé et frustré de toute lumière de l'idéal », ce qui est une assez maigre consolation pour une philosophie qui voulait être une des deux sciences fondamentales du système du savoir. « L'idéalisme relatif n'est qu'un côté de la philosophie [...]. Dans l'absolu les deux côtés sont un et constituent un seul et même acte de connaissance absolue [...]. L'idéalisme, en tant qu'il est véritablement transcendantal, intègre en effet l'unité réelle dans l'unité réelle, mais seulement dans l'idéal. Le Système de l'idéalisme transcendantal n'avait plus qu'un pas à franchir pour faire du canevas esquissé en lui de manière idéale le système de la philosophie absolue dans sa totalité » (p. 274).

Au contraire des sciences empiriques, qui, à force de séparer le particulier du tout, se perdent en « scissions infinies » (p. 58), la philosophie de la nature n'explique pas, ne rattache pas un effet à sa cause, mais construit le particulier dans l'universel, comme la géométrie dans son domaine. De son point de vue, les choses singulières n'ont de réalité que comme symboles des types éternels idéaux ou comme métamorphoses de l'identité absolue : « L'identité interne et essentielle demeure la même sous toutes les formes ou puissances qu'elle revêt dans la métamorphose. Comme les feuilles, les fleurs et tous les organes de la plante se rapportent à l'identité de la plante, toutes les différences des corps se rapportent à une unique substance, dont

ils procèdent par une graduelle transmutation » (p. 344). Jamais Schelling ne s'est voulu aussi proche de Goethe. Jamais non plus il n'a aussi clairement donné à sa philosophie la forme d'une pensée symbolique. La *natura naturata* est le symbole de la *natura naturans*, de cet acte absolu de connaissance qu'est la nature éternelle (p. 105) : la nature est le monde des idées grand-ouvert (p. 144).

Ces *Ideen* n'auront qu'un seul grand lecteur, malheureusement mal disposé : « La distinction de l'idéal et du réel, écrira Schopenhauer, y est effrontément niée, par imitation des idées de Spinoza. En même temps, même les monades de Leibniz – monstrueuse identification de deux absurdités, à savoir celle des atomes et celle de l'indivisibilité originelle et essentielle des individus connaissants appelés âmes – sont exhumées, solennellement célébrées en apothéose, et mises à contribution » (p. 42 ; *Parerga & Paralipomena*, trad. J.-P. Jackson, Paris, Coda, 2005, p. 30). Quant à la postérité, le seul mérite qu'elle reconnaîtra à Schelling est d'avoir introduit le principe dynamique dans la science de la nature (p. 40).

Patrick CERUTTI